

MONSIEUR DÉSORNIÈRES

OU

FAUT-IL RIRE ? FAUT-IL PLEURER ?

FOLIE EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

PAR MM. DÉSAUGIERS ET GENTIL ;

*Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre
des Variétés, le 5 Février 1812.*

DE L'IMPRIMERIE D'EVERAT, RUE SAINT-SAUVEUR, N°. 41.

PRIX 1 FRANC 25 C.

A PARIS,

Chez M^{me}. MASSON, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre,
de Musique et de Librairie, rue de l'Échelle-Saint-Honoré,
N°. 10.

1812.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

M. GERCOURT..... M. BLONDIN.

GABRIELLE, Nièce de M.

Gercourt..... M^{lle}. CUISOT.

GERCOURT, Frère de Gabrielle, Officier de cavalerie.....

M. AUBERTIN.

VÉRSEUIL, Capitaine,

Amant de Gabrielle..... M. CAZOT.

DÉSORNIÈRES, bas-breton,

Filleul de M. Gercourt... M. POTIER.

JASMIN, Valet de Verseuil. M. BOSQUIER-GAVAUDAN.

Convives des deux Sexes, Amis de Verseuil et de Gercourt.



La Scène est à Paris, dans la Maison de M. Gercourt. Le théâtre représente un salon bien décoré ; trois portes sont dans le fond ; à droite et à gauche sont deux portes de cabinet ; une petite table ronde, couverte d'un tapis vert, est sur le devant de la scène, à la gauche du public ; un grand couvert est dressé ; au lever du rideau, les convives prennent le café et la liqueur.

MONSIEUR DÉSORNIÈRES

ou

FAUT-IL RIRE ? FAUT-IL PLEURER ?

Folie en un acte et en Vaudevilles.

SCENE PREMIERE.

VERSEUIL, GERCOURT, GABRIELLE, Convives
des deux sexes à table.

CHOEUR.

Air : *Ah ! là belle Princesse.* (de la Chatte.)

Oh ! la bonne journée ! (bis.)

Ah ! l'aimable repas ! (bis.)

Amis, ne nous séparons pas.

Qu'une table a d'appas

Aussi bien ordonnée !

Ah ! la bonne journée !

Ah ! l'aimable repas !

Aussi bien couronnée

Qu'une table a d'appas !

Mes amis, ne la quittons pas. (ter.)

SCENE II.

Les Précédens, JASMIN.

JASMIN, *accourant.*

Je l'ai vu, je l'ai vu ! il est arrivé !

TOUS.

Qui ?

JASMIN.

Eh ! parbleu, Monsieur Désornières.

GABRIELLE.

Déjà ?

VERSEUIL.

Quelle espèce d'homme est-ce ?

JASMIN.

Long, sec et blême.

GABRIELLE.

Le joli portrait !

JASMIN.

AIR : *Ah ! qu'il est drôle !*

De porte en porte il frappe il court ;

Ah ! qu'il est drôle !

Demandant son parrain Gercourt ;

Ah ! qu'il est drôle !

Et comme il crie à haute voix,

Qu'aujourd'hui même sous ses lois

Le Dieu d'hymen l'enrôle,

Chacun dit, le montrant aux doigts :

Ah ! mon dieu qu'il est drôle !

TOUS.

Chacun dit, etc.

VERSEUIL, *déclamant d'un ton burlesque.*

Suspendez, mes amis, ce bachique délire,

Et faites succéder en ce moment fatal

Des vêtemens de deuil à vos habits de bal,

Et des torrens de pleurs à vos éclats de rire.

GERCOURT.

Ah ! ça, est-ce que nous allons jouer la tragédie à présent ?

VERSEUIL.

Je suis malade, très-malade, . . . je n'ai plus qu'une heure à vivre. Le crêpe et les pleureuses, voilà la seule parure qui vous convienne.

GABRIELLE.

Joli costume de bal !

GERCOURT.

Le diable emporte, si j'entends rien à cette mascarade.

JASMIN.

Vous saurez tout dans un instant ; en attendant, Messieurs ; donnez-vous la peine de passer dans ce cabinet. (*montrant le cabinet à droite du fond.*) Et vous, Mesdames dans celui-ci, vous y trouverez vos costumes tout prêts. (*Il indique le cabinet à gauche.*)

VERSEUIL.

Surtout, n'oubliez pas que la larme à l'œil est indispensable.

GERCOURT.

Quoi ! tu veux absolument ?...

VERSEUIL.

AIR : *Ah ! qu'il est drôle !*

Si l'on veut sur mon testament
Se faire inscrire,
À mes désirs aveuglement
Il faut souscrire.

GERCOURT.

Allons, puisque l'ami Verseuil
Veut être conduit au cercueil,
Faisons ce qu'il désire. (*bis.*)
L'habit de deuil,
La larme à l'œil,
Ah ! que nous allons rire !

TOUS.

L'habit de deuil,
La larme à l'œil,
Ah ! que nous allons rire.

(Les convives entrent dans le cabinet qui leur a été préparé.)

SCENE III.

VERSEUIL, GERCOURT, JASMIN, GABRIELLE.

GERCOURT.

Ah ! ça, mon cher Verseuil, quel est donc ton projet ?

VERSEUIL.

D'abord, de rire aux dépens de l'original qui s'avise de venir de je ne sais où pour me souffler ma chère Gabrielle...

GERCOURT.

Écoute donc : sur la foi des affiches de ton département , nous t'avons tous cru mort.

GABRIELLE.

Nous vous avons pleuré de la meilleure foi du monde.

GERCOURT.

Et mon oncle , qui était loin de soupçonner qu'une gazette pût mentir , crut pouvoir , d'après ce petit inconvénient , te retirer sa parole , et disposer de la main de ma sœur en faveur...

VERSEUIL.

De Monsieur Désornières ! L'aimable successeur qu'il me donnait là ! S'il faut en croire le portrait qu'on m'en a fait , c'est un sot.

GABRIELLE.

C'est le plus joli garçon de son endroit.

VERSEUIL.

Enfin un de ces moules à mystifications , que la nature façonna tout exprès pour nos menus plaisirs.

GERCOURT.

Et tu veux seconder le vœu de la nature.

VERSEUIL.

C'est parbleu bien mon intention.

GERCOURT.

Justement , nous sommes maîtres de la maison.

GABRIELLE.

Un instant , mon frère ; tu sais que mon oncle , forcé par sa dernière maladie de partir subitement pour les eaux , m'a chargée de le remplacer ici et de recevoir le cher prétendu.

VERSEUIL.

Aussi lui préparons-nous la réception la plus aimable... la plus gaie...

GERCOURT.

On sait que vos gaités vont par fois un peu loin , messieurs les militaires ; et si mon oncle venait à se fâcher...

VERSEUIL.

Se fâcher !.. lui qui n'a jamais manqué une occasion de rire ! et qui, le carnaval dernier, a encore fait parler de lui !.. Quand il me verra ressuscité, il ne pensera plus qu'à me sauter au cou et à me donner ma Gabrielle. Mais n'oublions pas que le temps passe, et que notre héros ne doit pas être loin. (*Il appelle.*) Jasmin ? Jasmin ?

SCENE IV.

Les Précédens, JASMIN, *entrant en éclatant de rire et apportant deux paquets.*

VERSEUIL.

Hé bien ! d'où vient donc cet accès de gaieté ?

JASMIN, *riant plus fort.*

Ce sont les pleureuses, Monsieur ; ils sont si drôles avec cela !

VERSEUIL.

Notre monde est déjà prêt ?

JASMIN.

Ou peu s'en faut. Si vous voyiez ce tableau là ; c'est d'un triste, d'un sombre, d'un lugubre à mourir de rire.

VERSEUIL.

C'est ce qu'il nous faut.

GERCOURT.

Mais enfin nous diras-tu à quoi aboutit cette folie, extravagant que tu es ?

VERSEUIL.

Extravagant !.. un peu plus de respect pour votre oncle, s'il vous plaît.

GABRIELLE et GERCOURT.

Notre oncle !

VERSEUIL, *défaisant l'un des paquets.*

Oui, ma nièce, oui, mon neveu ; et si vous en doutez... cette robe de chambre et ce bonnet de nuit suffiront peut-être....

GABRIELLE.

Mais c'est justement le deshabillé du matin de notre oncle Gercourt.

JASMIN.

Copié d'après nature.

VERSEUIL.

Et croyez-vous qu'affublé de la sorte, la voix chevrotante et le bonnet rabattu sur les oreilles et les yeux, j'aurai de la peine à tromper ceux du filleul ?

GERCOURT.

Tu réussiras d'autant plus aisément, qu'il n'a jamais vu son parrain.

VERSEUIL.

Jamais !

GERCOURT.

Du moins depuis le jour de son baptême.

GABRIELLE.

Et il est présumable qu'il ne le reconnaîtra pas.

VERSEUIL.

Vivat ! (à *Gabrielle*) et vous, ma chère *Gabrielle*, vous a-t-il vue ?

GABRIELLE.

Pas depuis ma naissance.

VERSEUIL.

De mieux en mieux.

GABRIELLE.

J'ai donc aussi mon rôle, moi ?

VERSEUIL.

De jeune et jolie servante.

JASMIN.

Dont voici le costume complet.

GERCOURT

Mais seras-tu assez adroite pour bien jouer ton rôle ?

GABRIELLE *prenant le ton villageois.*

Pardine, Monsieur s'gausse d'nous, comme si c'était la première fois ! .. Est-ce que j'n'ons pas joué un jour au château l'rôle d'la p'tite Nanette !

GERCOURT.

Nanette ! hé bien, le nom t'en restera.

GABRIELLE.

Et d'la servante maîtresse, donc ?

VERSEUIL.

Hé bien, vous n'aurez pas changé de rôle.

GABRIELLE *frappant dans ses mains.*

Et qu' j'ons eu d'ça... qu'les oreilles m'en tintiont encore huit jours après.

VERSEUIL.

Vous devez y être accoutumée ?

GABRIELLE.

Je n'dis point ça ; mais vous voirez, vous voirez.

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

Quand j'aurai pris la petite cornette,
L'fichu d'linon et l'simple bavolet,
L'soulier bouclé, la croix à la Jeannette,
Et l'jupon court et l'blanc corset.
Monsieur Versenil, ça n'est pas que j'me vants ;
Mais vous voirez au premier mot,
Que j'sommes ben sous l'habit de servante,
La femme qu'il vous faut. (*ter.*)

(Elle sort, emportant son paquet.)

SCENE V.

VERSEUIL, GERCOURT, JASMIN.

GERCOURT.

Et moi, jouerai-je aussi un personnage dans ta comédie ?

M. Désormières.

VERSEUIL.

Je n'ai pas encore décidé ce que je ferai de toi ; mais comme tu as un talent très-flexible , tu seras l'acteur de la circonstance.

JASMIN.

Et moi , Monsieur ?

VERSEUIL.

Toi, Jasmin , tu joueras le rôle d'un intrigant , d'un adroit fripon.

JASMIN.

J'aurais pourtant bien voulu me déguiser un peu.

GERCOURT.

Eh bien ! ne pourrais-tu pas être un de ces personnages à deux faces ; de ces gaméléons de circonstance ; à l'affût des grands événemens , riant ou pleurant à volonté.

JASMIN.

J'entends , Monsieur , un de ces factotum parasites , prompts à se mettre en avant partout où ils entrevoient l'espérance d'un petit bénéfice ou d'un grand dîner. Je suis votre homme , et le cher prétendu sera bien fin , si je ne parviens à lui faire payer toutes les dépenses qu'il m'a occasionnées dans tous les cabarets situés sur le passage de la diligence.

VERSEUIL.

C'est un homme ruiné ; allons , mes amis , à nos rôles.

JASMIN.

Mais avant tout , Monsieur , l'invocation de rigueur.

AIR : *Plus on est de fous , plus on rit.*

Grand Pourçaugnac , fils du génie ,

Prête-nous tes joyeux bons mots ;

Et toi , Momus , de la folie

Agite sur nous les grelots ;

Et vous tous , dont l'heureux délire

D'extravagances se nourrit ,

Parmi nous venez vous inscrire ,

Plus on est de fous plus on rit.

TOUS.

Et vous tous dont l'heureux délire, etc.

(Gercourt et Jasmin sortent ; le premier par le cabinet à gauche de l'acteur , et l'autre par la porte du fond.)

SCENE VI.

VERSEUIL, seul.

Ma foi, vive l'amour et la gaité pour cicatrizer toutes les blessures ! je l'ai échappé belle ; il faut en convenir ; mais grace au ciel et à mon esculape , je vois le flambeau d'hyménée succéder à la torche funéraire , et puisqu'il faut tôt ou tard faire une fin , mieux vaut que ce soit de cette manière là que de l'autre.

Air nouveau de M. Tourterelle.

Fermez-vous, portes infernales ;
 Je vois pour moi s'ouvrir les cieux ;
 Devant le plus puissant des Dieux ,
 Fuyez , divinités fatales.
 Pour les trois grâces sans retour ,
 J'abandonne la triple parque ;
 Et j'échange la sombre barque
 Pour la paille de l'amour.

SCENE VII.

VERSEUIL, JASMIN.

JASMIN accourt un pot de tisanne à la main et une tasse de l'autre, préparant tout à mesure qu'il parle ; ensuite il sort un fauteuil de matade du cabinet qui est à la droite de l'acteur.

Aux armes ! aux armes ! Monsieur , voilà l'ennemi ; vite le bonnet de nuit , la robe de chambre , le grand fauteuil.

VERSEUIL.

Dépêchons , dépêchons ; d'abord , le bonnet , cette manche ! .. où est donc l'autre ?

JASMIN, cherchant.

Je suis pourtant bien sûr d'en avoir vu deux.... Ah ! là voilà.

VERSEUIL.

Bon ! bon ! (*Il se jette dans un fauteuil.*) Le tabouret sous mes pieds.

JASMIN.

Et le pot de tisanne.

VERSEUIL.

Comment, maraud, de la tisanne ?

JASMIN.

Tisane de Champagne, Monsieur.

VERSEUIL.

A la bonne heure.

JASMIN.

Etes-vous bien ?

VERSEUIL.

Oui... fais entrer.

JASMIN.

Le voici, je me sauve. *(Il entre dans le cabinet où sont les hommes.)*

SCÈNE VII.

VERSEUIL, *en malade*, M. DÉSORNIÈRES,
GABRIELLE, *en servante*.

GABRIELLE, *entrant sur la pointe du pied, et faisant
signe à Désornières d'en faire autant.*

Doucement, Monsieur, restez-là, je vais voir.

DÉSORNIÈRES.

Va, mon enfant, dis-lui que c'est son filleul,
M. Désornières.

GABRIELLE, *auprès du fauteuil.*

Monsieur, Monsieur, dormez-vous ?

VERSEUIL, *regardant.*

Hem ? *(à part.)* Elle est vraiment à croquer comme cela.
(haut.) Qu'est-ce qui est là ?

GABRIELLE.

C'est votre filleul, M. Désornières.

VERSEUIL.

Désornières !

DÉSORNIÈRES, *criant à voix basse de loin à Gabrielle,*
De Quimper-Corentin.

GABRIELLE, *répétant à Verseuil.*

De Quimper-Corentin.

DESORNIÈRES, *de même.*

Qui vient pour épouser sa nièce, Mademoiselle Gabrielle.

GABRIELLE, *de même.*

Qui vient pour épouser votre nièce, Mademoiselle Gabrielle.

VERSEUIL.

Ah! ah! (*à part*) l'imbécille!

DESORNIÈRES, *de même.*

Il me reconnaît, n'est-ce pas?

GABRIELLE, *de même.*

Oui, vous pouvez approcher.

(Desornières s'avance sur la pointe du pied, et heurte maladroitement plusieurs chaises qu'il renverse.)

GABRIELLE.

Chut!

DÉSORNIÈRES, *allant pour embrasser Verseuil.*

Permettez, mon parrain, que l'enfant que vous avez tenu, cédant au cri de la reconnaissance et de...

VERSEUIL.

Plus tard, mon ami, l'air qui règne autour d'un malade...

DÉSORNIÈRES.

Ah! l'air qu'on respire auprès d'un parrain, d'un parent chéri, est toujours aussi pur que le sentiment qui... que...

GABRIELLE, *lui donnant un fauteuil.*

Donnez-vous la peine de vous remettre.

DÉSORNIÈRES.

Grand merci, ma petite (*s'asseyant*); mais vous avez donc eu une reclûte?

(Gabrielle reprend le fauteuil pour l'essuyer. Désornières tombe.)

GABRIELLE.

Prenez donc garde à ce que vous faites?

DESORNIÈRES.

Il n'a pas entendu.

VERSEUIL.

Tu me vois bien bas , mon pauvre garçon.

DESORNIÈRES, *se relevant.*

Oui, mon parrain, je vois que je tombe mal aujourd'hui ; mais à cela près, comment vous portez-vous ?

VERSEUIL.

Comme tu vois, mon ami ; ne me trouves-tu pas bien changé ?

DESORNIÈRES.

Mais non, vu que c'est la première fois que je vous vois.

VERSEUIL.

Ah ! tu as raison... ma pauvre tête n'y est plus.

GABRIELLE.

Tenez, not' maître, ne parlez pas comme ça... ça me déchire le cœur.

DESORNIÈRES.

Cette fille-là vous paraît extraordinairement attachée.

VERSEUIL.

Oui, je l'aime beaucoup aussi.

DESORNIÈRES.

Continue, ma belle enfant, aie toujours bien soin de mon parrain, et s'il meurt, tu n'auras pas affaire à un ingrat. Comme ça vous n'ouvrirez donc pas le bal de ma noce ?

VERSEUIL.

Comment veux-tu que d'ici à ce soir je puisse danser ?... mais n'importe, je te promets d'y assister...

DESORNIÈRES.

Ah ! oui, parrain, tâchez de pousser jusques-là.

VERSEUIL.

J'y ferai mon possible, et tu peux être sûr que si le contraire arrivait, ce ne serait pas de ma faute.

GABRIELLE *feignant de sanglotter.*

Quelle désolation pour toute la famille ! je vais commander les violons.

DÉSORNIÈRES, *pleurant aussi.*

Vas, mon enfant, c'est moi qui les paierai.

VERSEUIL, *à part et étouffant de rire.*

Je l'espère bien.

GABRIELLE, *à part.*

Sortons, car j'éclaterais.

DÉSORNIÈRES.

Comme elle sanglote.

SCÈNE VIII.

VERSEUIL, DÉSORNIÈRES.

VERSEUIL.

A propos, Nanette ? Nanette ?

DÉSORNIÈRES.

Ne vous fatiguez pas, parrain, elle est partie.

VERSEUIL.

C'est que mon apothicaire m'a ordonné de prendre...

DÉSORNIÈRES.

Si vous avez besoin de quelque chose, je vous le donnerai.

VERSEUIL.

En ce cas là, donne-moi une tasse de tisane.

DÉSORNIÈRES, *prenant le pot de Champagne*
Est-ce cela ?

VERSEUIL.

(Il boit et tend une seconde-fois sa tasse.)

Oui, verse.. encore... encore... encore, te dis-je.

DÉSORNIÈRES.

Mais vous en buvez plus que l'ordonnance ne porte.

VERSEUIL.

Vas toujours , je connais mieux l'ordonnance que toi.

DÉSORNIÈRES.

C'est singulier, comme cette tisane sent.... Passe-t-elle, parrain ?

VERSEUIL, *feignant d'avoir un accès de goutte , etend les bras et donne un soufflet à Désornières , et lui jette au nez le verre de tisane qu'il tenait.*

Ahi ! ahi ! ahi ! ma goutte !

DÉSORNIÈRES, *s'essuyant.*

Peste soit de votre goutte , me voilà tout en eau

VERSEUIL, *criant plus fort et appelant .*

Ahi ! ahi ! ahi ! Nanette ? Nanette ?

SCÈNE IX.

Les Précédens , GABRIELLE.

VERSEUIL.

Air de la Vaudreuil.

Viendra-t-elle ? Viendra-t-elle ?

Ah ! quelle goutte cruelle !

GABRIELLE, *entrant.*

Qui m'appelle ? Qui m'appelle ?

DESORNIÈRES.

Hé , parbleu , c'est mon parrain.

Vite , vite , un médecin.

VERSEUIL.

Qu'on est heureux d'être ingambe.

DESORNIÈRES.

S'il a la goutte à la jambe ,

Il ne l'a pas à la main.

VERSEUIL.

En vain je crie et je sonne,
Ces valets n'entendent rien.

GABRIELLE.

V'la qu'j'accourons en personne.
Vous n'vous sentez donc pas bien ?

VERSEUIL.

Un notaire. *(bis.)*

GABRIELLE.

Ciel ! que voulez-vous donc faire ?

VERSEUIL.

Un notaire.
Je veux faire
Sur le champ
Mon testament.

VERSEUIL.

Un notaire, *(bis.)*
Qu'il vienne vite, ma chère,
Je veux faire *(bis.)*
A l'instant mon testament.

GABRIELLE.

Un notaire ; *(bis.)*
Ce seul mot me désespère.
Pourquoi faire *(bis.)*
Sitôt votre testament ?

DÉSORMIÈRES.

Un notaire, *(bis.)*
Courez bien vite, ma chère,
Car j'espère *(bis.)*
Être sur le testament.

(Verseuil feint de tomber dans l'accablement.)

GABRIELLE.

Parlons bas, v'la qu'il s'endort, et si vous faisiez bien, M'sieur, vous profiteriez d'ça pour aller passer votre habit d'bal.

M. Désormières.

3

Ensemble.

DESORNIERES.

Mon habit de bal ! j'en ai bien apporté un ; mais il y a une chose qui me gêne , c'est qu'il est si large que je danserais dedans.

GABRIELLE.

Hé ben ! c'est ce qu'il faut.

DESORNIERES.

En ce cas , je vais me costumer.

GABRIELLE.

Dites donc , Monsieur , si vous voulez , avant de partir , m'aider à rouler not' maît' jusqu'à sa chambre ?

DESORNIERES.

Bien volontiers.

GABRIELLE.

Pardon , excuse au moins ; mais . . . c'est , c'est un peu lourd , et vous savez qu'une femme c'n'est pas . . .

DESORNIERES.

Comme un homme ; cela va sans dire.

(Ils poussent tous les deux le fauteuil par derrière.)

AIR : *La Signora malade.*

GABRIELLE.

Silence à son oreille,
Car il est , voyez-vous ,
Pour peu qu'on le réveille,
Homme à nous battre tous,

DÉSORNIÈRES.

J'ai bien assez de mon soufflet,

A Gabrielle.

Retenez ses mains , s'il vous plaît.

Gabrielle prend une main de Verseuil ; Désornières reste seul à pousser par derrière.

GABRIELLE, *riant.*

Non, jamais de la vie,

On ne vit, je parie,

Rival plus complaisant.

Poussons, poussons tout doucement.

VERSEUIL, *à Gabrielle.*

Sur cette main jolie

Laissez-moi, je vous prie,

Prendre un baiser charmant.

Il lui baise la main.

Comme le bien vient en dormant.

GABRIELLE ET DÉSORMIÈRES.

Poussons, poussons, tout doucement.

(Ils poussent le fauteuil jusqu'à la chambre, et, lorsqu'il est entré, Gabrielle et Désornières sortent par la porte du fond.)

SCENE X.

JASMIN, *seul, habillé en deuil, un violon sous le bras, regardant sortir Désornières.*

Bon ! il est parti ! Ah ! Monsieur Désornières, vous voulez payer les violons ! eh bien ! vous les paierez, et me voilà prêt à recevoir les gages de votre munificence ; mais avant tout, déposons cet instrument, il jure trop avec le costume que je porte, et ce n'est pas encore l'instant de le faire briller. *(Il va poser le violon sur la table ; apercevant le pot de Champagne.)* Que vois-je ! il paraît que mon cher maître a fait honneur à sa tisanne... Ma foi, achevons ce qu'il a si bien commencé. *(Il boit.)*

AIR ; *Suzon sortait de son village.*

Doux nectar, liqueur bienfaitrice,

Oubli des maux, source des ris,

Par ta chaleur inspiratrice,

Éconde en ce jour mes esprits ;

Baume divin,

Fais dans mon sein

Avec l'ivresse

Circuler l'adresse,

Momus m'en presse ;

Et je confesse

— Que je respecte un si grand médecin ;

Que jamais tisanne plus fade
 Ne me soit prescrite, et, morbleu,
 Dès ce moment je fais le vœu,
 D'être toujours malade. (*ter.*)

(A la fin de l'air on entend la ritournelle de l'air Grégoire est mort.)

Voilà un petit allégo qui m'annonce l'arrivée du noir cortège.

SCENE XI.

JASMIN, GABRIELLE, les gens de la noce, *en grand deuil et en pleureuses, sortant de chaque cabinet latéral, l'un après l'autre, et levant alternativement les bras.*

CHOEUR.

AIR : *Ah! laissez moi pleurer.* (de Zémire et Azor.)

O regrets trop superflus,

UN HOMME.

Ah! qui jamais pourra nous rendre
 Tant de bontés, tant de vertus,

UNE FEMME.

Où trouver un ami si tendre?

LES HOMMES.

Je n'en sais rien.

LES FEMMES:

Ni moi non plus.

TOUS.

O regrets trop superflus!

JASMIN.

Bravo, Messieurs et Dames, vous pleurez comme des anges. Êtes-vous tous là?

TOUS,

Tous.

JASMIN.

Fort bien; en qualité de maître des cérémonies, je vais vous dire ce que vous faites et vous apprendre qui vous êtes.

TOUS.

Silence!

JASMIN.

Vous êtes tous proches parens du défunt.

UN CONVIVE.

Et par conséquent inconsolables...

JASMIN.

Non, vous êtes héritiers.

UN CONVIVE.

C'est différent.

JASMIN.

Vous pleurez par décence; voici vos sièges où vous resterez plongés dans la douleur, en attendant la lecture du testament.

GABRIELLE.

J'entends quelqu'un; c'est peut-être M. Désornières.

JASMIN.

Vîte, à vos places.

(Chacun s'assied dans l'attitude du chagrin, le mouchoir sur le yeux, et Gabrielle rentre.)

SCÈNE XII.

Les Précédens, excepté Gabrielle, DÉSORNIÈRES.

DÉSORNIÈRES (habillé en grande tenue de marié, le bouquet à la main, entre en battant des entrechats, les yeux fixés sur ses pieds, et va donner du nez sur un des pleureurs.

TOUS, se levant et saluant profondément Désornières.

AIR : *Serviteur à M. Lafleur*

Je suis bien votre serviteur.

DÉSORNIÈRES.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

Parbleu ! voici des gens singulièrement habillés pour une noce.

JASMIN, *affectant l'accent gascon.*

Pour uné noce ! ah ! Monsu ! d'où sortez-vous donc ?

DÉSORNIERES.

De chez moi , où j'ai été m'habiller comme vous voyez pour la célébration de mon mariage.

JASMIN.

De votre mariage ! il s'agit bien de cela !

DÉSORNIERES.

De quoi s'agit-il donc ?

JASMIN.

De quoi ! Monsieur ! de quoi ? Ces tristes figures ne vous en disent-elles pas assez ?

AIR. *A l'eau ! à l'eau !*

Pouvez-vous ignorer encor
D'où vient cette douleur si vive,
Monsu Gercourt a pris l'essor
Vers l'infemale et sombre rive.

DÉSORNIERES.

Quoi ! tout de bon il serait mort !

JASMIN.

Il vient de terminer son sort.

DÉSORNIERES.

Ah ! pour le coup c'est un peu fort. . .
Mourir (*bis*) au moment où j'arrive.

TOUS.

Hélas ! (*bis*)

JASMIN.

Le monde est comme ça,
Lorsque l'un vient, l'autre s'en va.

DÉSORNIERES.

Ce pauvre parrain !

JASMIN.

Il était votre parrain ?

DÉSORNIÈRES.

Depuis fort long-temps.

JASMIN.

Et vous êtes son héritier ?

DÉSORNIÈRES.

Oui , par mon mariage avec sa nièce.

JASMIN.

C'était donc pour vos noces que l'on m'avait mandé en qualité d'ordonnateur ?

DÉSORNIÈRES.

Probablement.

JASMIN.

En ce cas , l'enterrement vous regarde. Comment le désirez-vous ?

DÉSORNIÈRES.

L'enterrement !

JASMIN.

Oui , Monsieur.

DÉSORNIÈRES.

Comment ! il est possible... mais c'est que je ne reviens pas d'une mort aussi subite.

JASMIN , *pleurant.*

C'est un vrai coup de foudre.

DÉSORNIÈRES.

Surtout d'un deuil aussi prompt.

JASMIN.

Ah ! je vais vous dire... le pauvre homme menaçait ruine depuis si long-temps , que chacun en avait fait son deuil d'avance.

DÉSORNIÈRES.

Ce que c'est que de nous pourtant ! dire qu'un homme qui me parlait il n'y a pas une heure...

JASMIN.

C'était le chant du cygne.

DÉSORNIÈRES.

Qui m'a même souffleté, parbleu ! comme un homme qui jouit d'une parfaite santé ; je puis dire que c'est le meilleur soufflet que j'aie reçu de ma vie.

JASMIN, *sanglotant.*

Comme dit le proverbe, aux derniers les bons.

DÉSORNIÈRES.

Vous avez l'air bien affecté ! il paraît que vous connaissez beaucoup mon parrain ?

JASMIN, *de même.*

Non, Monsu.

DÉSORNIÈRES.

Vous le voyiez au moins quelquefois ?

JASMIN, *de même.*

Non, Mousu.

DÉSORNIÈRES.

Il faut donc que vous en ayez entendu parler d'une manière...

JASMIN, *fondant en larmes.*

Non, Monsu.

DÉSORNIÈRES.

Vous le pleurez à chaudes larmes.

JASMIN.

Je suis payé pour cela. Je pleure comme je ris, Monsu, par état ; mais venons au fait, je vous prie, relativement aux osseuses du défunt.

DÉSORNIÈRES.

Comment ! est-ce que vous voulez comme ça tout de suite...

JASMIN.

Eh ! donc, que voulez-vous attendre ?

DÉSORNIÈRES.

Quoi sitôt pris, sitôt...

JASMIN.

Voilà comme je suis, Monsu, hé donc, voulez-vous bien avoir la complaisance de me donner...

DÉSORNIÈRES.

De quoi ?

JASMIN.

De quoi subvenir aux frais du convoi dont j'ose croire que vous serez enchanté.

DÉSORNIÈRES.

Je vous suppose assez de goût pour faire quelque chose d'agréable ; mais je désirerais avant tout entendre la lecture des dernières volontés de mon parrain. (*Gercourt paraît et écoute.*)

JASMIN.

Que cela ne vous inquiète pas ; le notaire est là, et je l'ai vu écrire le testament sous la dictée du malade.

DÉSORNIÈRES.

Oui.

JASMIN.

Au chevet de son lit.

DÉSORNIÈRES.

Y étais-je couché ?

JASMIN.

Tout du long ; à ce que l'on m'a dit du moins, car vous sentez qu'un étranger ne peut pas...

DÉSORSNIÈRES.

Surtout quand il n'est pas de la famille. En ce cas, je vais entrer pour....

(*Gercourt rentre précipitamment dans le cabinet.*)

JASMIN, à part.

Ah ! diable ! (*Haut.*) Vous n'entrerez pas, Monsu, vous n'entrerez pas.

DÉSORNIÈRES.

Pourquoi ?

M. Désornières.

JASMIN.

Parce que je veux épargner à vos yeux un spectacle déchirant pour toute âme sensible. Cent écus suffiront pour les premières avances.

DÉSORMIÈRES, *voulant entrer.*

Je ne donnerai pas un sou que je n'aie parlé au notaire, et je vais de ce pas. . .

JASMIN, *à part.*

Au notaire ! où diable en trouver un ? (*Haut.*) Ah ! Monsieur, un moment, je vous prie, je vais voir avant tout si vous pouvez entrer. (*Allant à la porte du cabinet à droite, et frappant.*) Monsu le notaire, Monsu le notaire ?

SCENE XIII.

Les Précédens, GERCOURT *en notaire, avec une large perruque et des lunettes, sort du cabinet à gauche.*

GERCOURT.

Qui me demande ?

JASMIN, *stupéfait.*

Hem ?

DÉSORMIÈRES.

C'est moi, Monsieur, qui ne peux révenir de ce que j'apprends.

JASMIN, *à part.*

Ni moi de ce que je vois.

DÉSORMIÈRES.

Et qui viens. . .

GERCOURT.

Insulter par ce costume hors de saison, au deuil de toute une famille.

DÉSORMIÈRES.

Moi, Monsieur, sachez que je suis. . .

GERCOURT.

Un mal avisé.

DÉSORMIÈRES.

Que j'arrive. . . .

GERCOURT.

Très-mal à propos.

DÉSORNIÈRES.

Que je dois...

GERCOURT.

Vous taire.

DÉSORNIÈRES, *se fâchant.*

Monsieur le Notaire, savez-vous à qui vous avez à faire?

GERCOURT.

A un original!

DÉSORNIÈRES.

A Monsieur Désornières; rien que cela, Monsieur.

GERCOURT.

Quoi! Monsieur, vous seriez le filleul du défunt?

DÉSORNIÈRES.

Le filleul du défunt, qui arrivé ce matin pour épouser ce soir Mademoiselle Gabrielle, est fort surpris de trouver en un instant tout changé du blanc au noir.

JASMIN.

Eh! Monsu n'attend que la lecture du testament qui le constitue époux de la susdite, et par conséquent héritier de l'oncle, pour remplir envers lui les devoirs que lui imposent la nature et la reconnaissance.

DÉSORNIÈRES.

Oui, je paierai les frais de l'enterrement.

GERCOURT.

Ah! Monsieur, me pardonnez-vous?...

DÉSORNIÈRES.

Le testament, s'il vous plaît.

GERCOURT.

Je vais chercher l'héritière.

JASMIN, *à part, étonné.*

L'héritière!

DÉSORNIÈRES.

Enfin , je vais donc la voir !

JASMIN.

Et dans un état qui vous saignera le cœur. (*A part.*) Qui diable va-t-il nous amener ?

DÉSORNIÈRES.

La pauvre petite !

SCÈNE XIV.

Les Précédens , VERSEUIL , *déguisé en femme de 50 ans , et en grand deuil , s'appuyant sur Gabrielle qui est venue au-devant de lui.*

JASMIN , *à part.*

Ah ! la bonne folie !

DÉSORNIÈRES , *bas à Jasmin , qui se couvre le visage de son mouchoir , pour étouffer ses éclats de rire.*

Quelle est cette dame ?... hem ?... quand vous pleurerez jusqu'à demain , ça ne changera rien... Dites-moi , c'est sans doute une grand'tante ?

JASMIN.

Au contraire , Monsu.

DÉSORNIÈRES.

Comment ! au contraire ?

JASMIN.

C'est la petite nièce.

(Gercourt présente la main à Verseuil , qui pendant ce dialogue embrasse tous les convives ; ils se font une profonde révérence , et réservent Désornières pour le dernier.)

DÉSORNIÈRES.

Quelle petite nièce !

JASMIN.

Eh ! donc , du pauvre Monsu Gercourt ,

DÉSORNIÈRES.

Quoi ! ce serait là ?...

JASMIN.

Mademoiselle Gabrielle.

DÉSORNIÈRES.

Et c'est ça qu'il faut que j'épouse ?

JASMIN.

A moins de renoncer à la succession.

DÉSORNIÈRES.

Ma foi, j'y gagnerais peut-être. C'est une femme d'au moins cinquante ans, et on m'a écrit que ma prétendue n'en avait que vingt.

JASMIN.

Monsu, rien de plus vrai : elle n'en avait que vingt il y a six semaines ; mais elle a éprouvé des chagrins et une maladie qui l'ont vieillie de trente ans, ainsi cela fait bien le compte, 20 et 30.

DÉSORNIÈRES.

Font cinquante, c'est vrai, en un si court laps !

JASMIN.

Silence ! elle approche.

GERCOURT, *présentant Désornières à Verseuil.*

Monsieur Désornières.

VERSEUIL, *se précipitant dans les bras de Désornières.*

Désornières ! ah ! tendre ami, tendre amant, tendre époux.

DÉSORNIÈRES.

Quelle tendresse !

VERSEUIL.

Aria : *C'est un sorcier.*

Le sort aujourd'hui m'a privée
D'un oncle, mon unique appui ;
Mais au moins par ton arrivée,
Il m'en dédommage aujourd'hui.

Sans toi, ma jeunesse et mes charmes,
 Allaient s'éteindre dans les pleurs,
 Les lancements,
 Les douleurs,
 Les malheurs;
 Et tu viens, essayant mes larmes,
 Guérir le mal qui me poignait.

(*Il lui serre le bras avec force.*)

Ah ! quel bonheur !

DÉSORNIÈRES.

Ah ! quel poignet. (*bis.*)

JASMIN.

Hé donc , puisque Monsu lé Notaire est là tout porté,
 terminons tout de suite.

VERSEUIL.

Oui , tout de suite.

DÉSORNIÈRES.

Un moment , rien ne presse.

VERSEUIL, *lui serrant très-fort la main.*

Rien ne presse ! oui , cela presse et beaucoup.

DÉSORNIÈRES.

Haie ! (*à part*) si jamais elle me tient , elle me tiendra bien.

VERSEUIL.

Cruel ! est-ce que tu ne te sentirais pas disposé à m'aimer ?

DÉSORNIÈRES.

Je ne dis pas ça ; mais ne peut-on pas s'aimer sans se marier ? J'aimais beaucoup ma mère , j'aimais beaucoup ma tante , j'aimais beaucoup mon parrain , et jamais..

VERSEUIL.

Ah ! traître , scélérat , monstre , je t'entends , mais tu n'en es pas quitte !

GERCOURT.

Allons , allons , Madame , un peu de raison. (*On le fait asseoir.*)

VERSEUIL.

Je n'en ai plus.

DÉSORNIÈRES.

Cela se voit de reste.

VERSEUIL.

AIR : *Gnia que Paris :*

Vivre sans lui , c'est trop souffrir ,
Si je le perds tout m'abandonne.
Ah ! plutôt mille fois mourir
Puisque sa cruauté l'ordonne.
Oui , pour finir mon triste sort ,
Gnia que la mort. (4 fois.)

GERCOURT.

Ah ! mon dieu ! elle ne respire plus.

DÉSORNIÈRES.

Hé bien , il faut lui faire respirer quelque chose.

GERCOURT.

C'est qu'elle est très-mal.

DÉSORNIÈRES.

Je ne dis pas le contraire , je ne la trouve pas bien du tout : elle a peut-être une baleine sur l'estomac ; il faudrait voir...

JASMIN , *indiquant son cœur.*

Ah ! Monsu , le mal est là. La pauvre petite en mourra , comme je suis un galant homme.

DÉSORNIÈRES.

Laissez donc , elles meurent toutes comme cela et se marient six mois après.

JASMIN.

AIR : *Vaudeville de Lathénis.*

Plut au ciel qu'elle pût mourir,
Mais d'amour et de jalousie,
La pauvre fille va maigrir
Jusqu'à tomber en étisie.

DÉSORMIÈRES, *parlant.*

Encore une bêtise qu'elle fera (*chantant.*)

Sécher ainsi dans les sanglots,
Ce sera doubler sa disgrâce;
Quand elle n'aura que les os,
Elle n'en sera pas plus grasse.

GERCOURT, à Désormières.

Comment, Monsieur, vous qui paraissez doué d'un esprit sensé, d'une âme sensible, pouvez-vous, sans sensation, repaître vos yeux du spectacle déchirant d'une femme réduite par vos rigueurs à cet état de défaillance ?

JASMIN.

Vous extravez donc, Monsu, car il faut que je vous le dise.

DÉSORMIÈRES.

Le Port-Mahon est pris.

Vous seul perdez la tête,
Peut-on (*bis*) me croire assez bête
Pour briguer la conquête
D'un semblable teudrou;
Non, non, non, (*bis*) ma foi non.

JASMIN.

Elle vous aime tant !

DÉSORMIÈRES.

Je n'en dis pas autant.

GERCOURT.

Quelle erreur vous abuse ?

DÉSORMIÈRES.

De moi,
Je croi
Qu'ici l'on s'amuse.

GERCOURT.

Sachez...

DÉSORMIÈRES.

Je la refuse.

GERCOURT ET JASMIN.

Qu'elle a cent mille francs.

DÉSORMIÈRES.

Je la prends. (*ter.*)

TOUS.

AIR du Pas des Trois-Cousines.

Ah ! pour elle
 Quelle nouvelle !
 Elle allait expirer d'amour ;
 Mais , pour elle ,
 Cette nouvelle
 Rallume le flambeau du jour.

GERCOURT.

Qu'un baiser d'hymen soit le gage.

JASMIN.

Du convoi j'attends le montant.

DÉSORNIÈRES (*embrassant Verseuil.*)

Voici le sceau du mariage.
 (*Donnant une bourse à Jasmin.*)
 Et les frais de l'enterrement.

VERSEUIL, *revenant à lui.*

Quelle voix au jour me rapelle,
 Que vois je ! trop heureux retour !
 Désornières, de Gabrielle,
 Partage et couronne l'amour.

TOUS.

Ah ! pour elle , etc.

SCENE XV.

Les Précédens , GABRIELLE , *accourant.*

GABRIELLE.

Messieurs, Mesdames, v'là l'restant d'la famille qui vient d'arriver dans l'salon d'compagnie. (*à Verseuil.*) C'est vot'cousin, vot'lante, vot'frère... vot' qu'sais-je moi? tant y a qu'âls pleurent, qu'ils s'lamentont si fort, si fort qu'il n'y a que le défunt qui puisse entendre ça d'sang-froid.

VERSEUIL.

Allons vite les recevoir, ces bons parens, vous, mon
M. Désornières 5

cher Désornières, allez prendre un habit plus convenable à notre situation, et surtout n'augmentez pas mon deuil par une trop longue absence.

DÉSORNIÈRES, *bas à Jasmin.*

Ah ! ça, vous êtes bien sûr qu'elle a cent mille francs ?

JASMIN.

C'est comme si vous les teniez.

DÉSORNIÈRES, *à Verseuil.*

Le temps de me déshabiller et je suis à vous.

TOUS.

Ah ! pour elle
 Qu'elle nouvelle,
 Elle allait expirer d'amour ;
 Mais, pour elle,
 Cette nouvelle
 Rallume le flambeau du jour.

(*Désornières sort par le fond et les autres rentrent dans leurs cabinets.*)

SCENE XVI.

GABRIELLE, *seule.*

Ce pauvre M. Désornières ! je suis quelquefois tentée de me reprocher l'accueil un peu trop familier que nous lui faisons, mais comment ne rirais-je pas au moment où j'échappe à un hymen qui ne pouvait me rendre heureuse, et sur-tout dans une saison où toutes les folies se pardonnent. . . Cependant quand j'y pense, ai-je bien raison de m'applaudir du nouvel avenir qui se prépare pour moi. Verseuil est bien aimable, mais il est bien léger ; et si ce talent de se déguiser, qui n'est qu'un jeu pour lui, venait à tourner plus tard contre moi-même. . . on a vu souvent de ces métamorphoses-là.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.* (de Rien de Trop, Vaudeville.)

PREMIER COUPLET.

Le mari de la jeune Arsène
 Avant l'hymen était si gai ;
 A peine il en porte la chaîne,
 Qu'il en est déjà fatigué.

Il fuit les plaisirs de son âge ;
 Le désir fait place aux regrets...
 Rions avant le mariage ;
 On ne rit pas toujours après.

DEUXIÈME COUPLET.

L'époux de l'aimable Sophie
 Avant l'hymen était si doux !
 A peine Monsieur se marie,
 Qu'il devient grondeur et jaloux.
 Vieux à vingt ans, de son ménage
 Il ferme aux jeunes gens l'accès...
 Rions avant le mariage ;
 On ne rit pas toujours après.

TROISIÈME COUPLET.

Le mari de la pauvre Adèle,
 Avant l'hymen en était fou.
 Elle est à lui, bientôt, loin d'elle,
 Il va, court, vole on ne sait où.
 De son amour veut-elle un gage,
 Elle y perd son tems et ses frais...
 Rions avant le mariage ;
 On ne rit pas toujours après.

Mais on vient, serait-ce déjà Monsieur Désornières ?
 Sauvons-nous, le tête-à-tête serait trop dangereux.

(Elle sort.)

SCENE XVII.

M. GERCOURT, seul, en habit de voyage.

Enfin me voilà chez moi ; ce prompt retour va surprendre bien du monde ; mais ma foi la certitude de l'existence de mon ami Verseuil m'a remis du baume dans le sang, et m'a rendu toutes mes forces. Je ne vois personne, où sont-ils donc fourrés ? Ils ne se doutent pas de ce que je viens leur apprendre. Allons mon pauvre Désornières, voilà un petit incident qui dérange un peu nos projets ; mais le Capitaine avait ma parole avant vous ; au surplus, vous aurez fait connoissance avec votre parrain et avec la capitale, cela vaut bien les frais du voyage ; et voyez-moi, mal gré mon âge et ma goutte, ne viens-je pas de faire cent lieues pour le seul plaisir d'annoncer une bonne nouvelle... Ah ! et puis un peu pour égayer mon carnaval ; car au fait prendre les eaux minérales dans les jours gras, c'est se anticiper sur le carême.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

PREMIER COUPLLET.

Je sais bien que de la folie
 J'ai vu fuir l'heureuse saison ;
 Mais ne peut-on pas , dans la vie ,
 Égayer par fois la raison.
 Que je plains le vieillard morose ,
 Dont le cœur est mort au-désir ,
 Ah ! pour ne plus cueillir la rose ,
 Faut-il renoncer au plaisir.

DEUXIÈME COUPLLET.

Du domino de la folie
 Tous les ans l'utile secours ,
 Trompant mainte femme jolie ,
 Me rend un instant mes beaux jours.
 Vous , qui regrettez la jeunesse ,
 Déguisez , pour la ressaisir ,
 Les rides de votre vieillesse
 Sous le masque heureux du plaisir.

SCENE XVIII.

M. GERCOURT , DÉSORNIÈRES , *en grand deuil, avec crêpe et pleureuse.*

M. GERCOURT , *à part, voyant Désornières traverser le théâtre, pour entrer dans un cabinet.*

Qui donc peut venir chez moi dans cet attirail lugubre ?

DÉSORNIÈRES , *à part.*

C'est sûrement au grand salon . . . que se tient l'assemblée de famille ?

M. GERCOURT.

Pardon , Monsieur , si je vous arrête ; ne puis-je sans indiscretion savoir ce que vous venez faire ici dans ce costume ?

DÉSORNIÈRES.

J'y viens pleurer , Monsieur.

M. GERCOURT.

Pleurer !

DÉSORNIÈRES.

Cela vous fait rire ? Il me paraît que vous êtes étranger à ce qui se passe.

M. GERCOURT.

Étranger ! non Monsieur.

DÉSORNIÈRES.

En ce cas, je m'étonne que vous preniez la chose si gaiement, car c'était un homme bien respectable !

M. GERCOURT.

Qui donc ?

DÉSORNIÈRES.

Le défunt, et vous devriez, au moins par décence, ne fûtes que par décence, prendre part à la douleur d'une famille en larmes.

M. GERCOURT, *sérieusement.*

Mais vous commencez à m'inquiéter ; de quelle famille me parlez-vous ?

DÉSORNIÈRES.

De la famille de M. Gercourt ; sa pauvre nièce sur-tout est inconsolable !

M. GERCOURT.

Sa nièce !

DÉSORNIÈRES.

Oui, Mademoiselle Gabrielle ; elle aimait tant son oncle !

M. GERCOURT.

Son oncle !

DÉSORNIÈRES.

Oui, feu M. Gercourt.

M. GERCOURT, *affectant un grand sérieux.*

Comment c'est M. Gercourt qui est mort ?

DÉSORNIÈRES.

Apparemment.

M. GERCOURT.

Et c'est son deuil que vous portez ?

DÉSORMIÈRES.

Son propre deuil ; comme filleul et héritier, c'est bien la moindre chose que je puisse faire.

M. GERCOURT.

Filleul ! est-ce que vous seriez. . .

DESORMIÈRES.

Comme vous dites , Gilles-Claude-Ignace Désormières. . .

M. GERCOURT.

De Quimper. . .

DÉSORMIÈRES.

Corentin.

M. GERCOURT , à part.

Allons , allons , il est clair que l'on sait tout , que mon étourdi est de retour , et que l'on profite de mon absence pour rire aux dépens du cher filleul.

DÉSORMIÈRES.

Il paraît que cette mort vous étonne ?

M. GERCOURT.

Elle me tue , Monsieur.

DESORMIÈRES.

Ah ! tant mieux ; je suis bien aise de vous voir sensible à cette catastrophe.

M. GERCOURT.

Je dois l'être plus que personne.

DÉSORMIÈRES.

Vous étiez parent , peut-être ?

M. GERCOURT.

Très-proche , on ne peut pas plus proche.

DÉSORMIÈRES.

Et on vous a laissé ignorer ce malheur ?

M. GERCOURT.

Oui , Monsieur , quand j'aurais dû être le premier à le savoir.

DÉSORNIÈRES.

En ce cas là , je suis flatté d'être le premier à vous l'annoncer.

M. GERCOURT.

Trop honnête.

DÉSORNIÈRES.

Mais j'entends du bruit ; c'est probablement l'assemblée de famille qui va se réunir ici. Je vous engage à aller prendre , comme moi , l'habit analogue à la circonstance , et à revenir le plutôt possible pour jouir du plaisir consolant de mêler vos larmes aux nôtres.

M. GERCOURT.

C'est un devoir que je vais m'empresser de remplir.

DÉSORNIÈRES.

Enchanté , Monsieur , d'avoir fait votre connaissance.

M. GERCOURT , à part , en s'en allant.

Ah ! l'on joue la comédie chez moi ! Eh bien , morbleu ! j'en serai. (*Il sort.*)

DÉSORNIÈRES.

Les voici ; puisque j'hérite et que j'épouse , je dois être le plus triste de la famille et donner l'exemple de la douleur.

SCÈNE XIX.

DÉSORNIÈRES se met dans un fauteuil , le mouchoir à la main et dans l'attitude d'un homme profondément affligé ; JASMIN , arrivant le premier sur la pointe du pied , fait signe aux autres de ne pas faire de bruit ; Les Convives , entrant à pas de loup ; se disposent en gens qui vont danser une contredanse , le galoubet et le tambourin et les violons se mettent derrière le fauteuil de Désornières qui , pendant ce jeu de scène , pousse des sanglots et s'écrie :

Perte affreuse !.. Sort impitoyable !.. toutes les vertus ! Bon oncle , bon ami , bon parrain , bon père , s'il avait eu des enfans... C'est un déuil éternel pour cette maison...

(Sur ces derniers mots , la musique et les danseurs partent.)

Air de la Monaco.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Vive la danse,
Amis, chantons,
Rions, sautons,
Jusqu'à l'extravagance.
Zeste en cadence,
Vive le bal,
Vive à jamais le carnaval.

DÉSORNIERES, *surpris.*

Où suis-je ? Me serais-je trompé d'étage ? ou le chagrin
les aurait-il rendu fous ?

JASMIN.

Fuyez, regrets, deuil et tristesse,
Cédez la place à la gaieté ;
Et qu'ici le plaisir renaisse.
Le plaisir donne la santé.

(*Le chœur reprend, et Jasmin, prenant Désornières par la main, le fait
danser de force.*)

Vive la danse, etc.

DÉSORNIERES.

Ah ! ça, voyons ! Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Moi,
je n'y entends plus rien. J'arrive en habit de bal, je vous
trouve en habit de deuil ; je vais prendre l'habit de deuil,
je vous retrouve en habit de bal. Que Diable ! Je ne sais
plus sur quel pied... Faut-il rire ? faut-il pleurer ? Voyons !
qu'est-ce qu'il faut faire ?

SCENE XX.

Les Précédens, VERSEUIL, *en costume de femme,
habillée pour le bal.*

VERSEUIL, *arrivant sur les derniers mots de Désornières.*

Non, cher ami, point d'incertitude ; il nous est rendu
cet oncle si tendrement aimé. Les ombres de la douleur se
sont dissipées, l'horizon s'est éclairci ; un jour per brille à
nos yeux, et nous pouvons enfin nous livrer sans con-
trainte aux épanchemens délicieux d'un amour réciproque.

DÉSORMIÈRES.

Quoi ! véritablement mon parrain ne serait plus mort ?

JASMIN.

Non , ce n'était qu'une léthargie.

DÉSORMIÈRES.

Je cours bien vite l'embrasser et le féliciter.

GABRIELLE.

Ne vous avisez pas d'ça , il dort , et le médecin a ben recommandé de ne pas l'éveiller.

DÉSORMIÈRES.

Et c'est apparemment pour ça qu'avec vos violons , vos flûtes et vos tambours vous faites un bruit de tous les diables.

GABRIELLE.

Oh ! ça , c'est égal , il est trop loin pour entendre.

DÉSORMIÈRES.

Ah ! c'est différent.

JASMIN.

Hé donc ! dansons , cadédis , dansons. (*L'orchestre reprend la Manaco.*) Eh ! non , saudis , ce n'est pas cela ; avant tout , le menuet d'usage.

VERSEUIL , regardant tendrement Désornières.

J'espère , mon ami , que nous le danserons ensemble.

DÉSORMIÈRES.

Moi ! le menuet ! c'est que je vous avouetrai que je ne suis pas très au fait de cette danse là , et je craindrais de de rester en chemin.

VERSEUIL.

Je me charge de vous mettre au pas.

DÉSORMIÈRES

Ah ! oui , faites-moi ce plaisir là.

JASMIN.

D'ailleurs , Monsieur , c'est la règle ; cela regarde tou-
M. Désornières.

ours les nouveaux mariés ; allons , Messieurs de la Musique , en place , et partez de là.

On s'arrange, Verseuil et Désornières dansent le menuet , qui est interrompu par l'arrivée de Gercourt sous ses vrais habits.)

SCÈNE XXI

Les Précédens , GERCOURT.

GERCOURT.

Quoi ! Madame , vous dansez le menuet avec Monsieur , après m'avoir promis de ne le danser qu'avec moi.

VERSEUIL, *jouant la surprise.*

Ciel !

DÉSORNIÈRES.

Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur là ?

GERCOURT.

C'est un homme qui n'a jamais souffert une insulte et qui reclame ses droits.

DÉSORNIÈRES.

Mais, Monsieur , c'est ma future.

GERCOURT.

Que m'importe ?

VERSEUIL.

Mais, Monsieur , c'est mon prétendu.

GERCOURT.

Qu'il soit tout ce qu'il voudra , il ne dansera plus.

DÉSORNIÈRES.

Je ne danserai plus !

GERCOURT.

Ni vous , ni d'autres.

JASMIN, *passant devant lui.*

Ah ! cadédis ! défendre une fête dont je suis l'ordonna-

teur ! Une fête à laquelle j'ai donné tous mes soins... Une fête...

DÉSORNIÈRES,

Mais, c'est qu'il est inoui qu'on se permette d'interrompre de but en blanc...

GERCOURT,

Je n'ai aucun ménagement à garder avec vous, ni avec une femme du genre de Madame.

VERSEUIL,

Du genre ! du genre ! Ah ! quelle horreur !

DÉSORNIÈRES,

De quel genre voulez-vous parler, Monsieur ?

GERCOURT,

Je m'entends et cela me suffit.

VERSEUIL, *feignant de se trouver mal, et tombant sur Désornières.*

Dieux ! quelle avanie ! le cœur me manque, je n'en puis plus.

GABRIELLE,

Ah ! ciel ! ma pauvre maîtresse ! Vite un flacon. (*Elle va prendre un flacon sur le secrétaire et le donne à Désornières, qui le fait respirer à Verseuil.*)

DÉSORNIÈRES, *tenant Verseuil dans ses bras.*

Monsieur, il est indigne, odieux, révoltant, (*à Verseuil.*) (*Appuyez-vous, Madame.*) qu'un militaire ose insulter de la sorte (*à Verseuil.*) (*Pas si fort.*) un sexe timide et sans défense, vous le voyez, elle n'en a pas ; mais je me déclare le Chevalier de Madame ; (*à Verseuil.*) (*Soutenez-vous un peu*) et quand je ne l'aurai plus sur les bras...

VERSEUIL, *revenant à lui et poussant Désornières très-rudement.*

Non, mon ami, je ne veux pas que vous vous exposiez je ne suis pas de ces femmes ordinaires qui n'ont pour toute défense que les cris et les larmes. Quand on m'insulte, j'oublie mon sexe et je deviens homme.

Il ôte sa robe, met l'épée à la main, et se trouve en costume d'officier, à l'exception de la coiffe de femme qu'il a gardée sur la tête.)

En garde , Monsieur.

(Gercourt , qui a mis aussi l'épée à la main , et Verseuil , restent un moment en attitude , pendant que Désornières les regarde la bouche béante , et immobile d'étonnement.)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : *Ah ! je ne me sens pas d'aise.*

TOUS , *en regardant Verseuil.*

Ah ! ah ! la plaisante dame !

(*En regardant Désornières.*)

Et comme il est

Stupéfait ,

Et comme il est

Stupéfait

Et muet !

DÉSORNIÈRES.

Hé quoi ! c'était un homme en femme !

Fi ! Messieurs , le tour est infâme !

TOUS.

De cette belle heureux époux ,

Ah ! qu'il va faire de jaloux.

DÉSORNIÈRES.

A mon parrain je vais tout dire ;

De ce tour il ne va pas rire.

LES CONVIVES.

A son parrain il va tout dire.

DÉSORNIÈRES.

Et l'on verra , dans un moment ;

Si l'on m'attrape impunément,

LES AUTRES.

Si vous le trouvez là-dedans ,

Faites-lui bien nos complimens.

Ensemble.

SCÈNE XXII.

Les Précédens , M. GERCOURT , dans le costume de malade qu'avait Verseuil , et s'appuyant sur sa canne.

M. GERCOURT , contrefaisant la voix cassée.

Hé bien , quel est donc ce tapage ? Oubliez-vous que je suis malade ?

TOUS, *reconnaisant M. Gercourt.*

Monsieur Gercourt !

GABRIELLE ET GERCOURT.

Mon oncle ! (*Gabrielle et Jasmin sortent précipitamment.*)

M. GERCOURT.

À merveille ! quand je dors vous criez à tue-tête , et quand je suis éveillé vous vous taisez tous.

GERCOURT, *stupéfait , à part.*

Que dire ?

VERSEUIL, *à part.*

Que faire ?

M. GERCOURT, *à Désornières.*

Et toi , filleul , tu ne viens pas me féliciter ?

DÉSORNIÈRES, *allant à M. Gercourt.*

Laissez donc , mon parrain , tandis que vous êtes dans votre lit , ou me jouez de jolis tours , allez. (*regardant M. Gercourt de plus près.*) Ah ! par exemple , en voilà bien d'un autre ! Hé bien , j'allais encore donner là dedans.

M. GERCOURT.

Qu'as-tu , mon ami ?

DÉSORNIÈRES.

Dites donc , mon parrain , vous n'aviez pas cette figure-là ce matin , quand je suis arrivé.

M. GERCOURT.

Ah ! oui , les approches de la crise que je viens d'avoir avaient tellement altéré mes traits . . . Oh ! je puis dire que je reviens de loin.

DÉSORNIÈRES.

Je ne sais pas d'où vous revenez , mais il est trop tard , si je n'avais pas vu mon parrain , je ne dis pas . . . parce que quand on n'a pas vu son parrain , on ne peut pas dire . . . mais je l'ai vu , entendez-vous ? je l'ai vu , et on n'a pas trente-six parrains dans le monde.

VERSEUIL.

Hé , mon cher Gercourt , laissez cet original , il est extra-vague.

TOUS,

Il extravague !

DÉSORMIÈRES :

Oui, il extravague. (*A M. Gercourt.*) Est-ce que je ne vous reconnais pas pour l'étranger que j'ai vu tantôt, avec un habit noisette ? Vous vous êtes dit en me voyant : « Voilà un imbécille qu'il faut que j'attrape. » Là-dessus vous m'avez tiré les vers du nez pour vous mettre au fait de votre rôle, moi, je vous ai tout dit, le reste se devine, comme c'est malin !

VERSEUIL.

Savez-vous, Monsieur Désornières, que vous n'êtes pas si bête...

DÉSORMIÈRES.

Que j'en ai l'air, pas vrai ? je vous en réponds. (*A M. Gercourt.*) Ainsi, Monsieur le plaisant, croyez-moi, tirez le rideau, la farce est jouée.

M. GERCOURT.

Tu ne veux donc pas absolument que je sois ton parrain ?

DÉSORMIÈRES.

Hé mon dieu ! ne cassez donc pas votre voix comme cela, ça vous enrouera, et puis, redressez-vous, ça fatigue de se tenir long-temps courbé.

M. GERCOURT, *reprenant sa voix, ôtant la robe de chambre et le bonnet de nuit.*

Eh bien ! mon garçon ? sois satisfait.

DÉSORMIÈRES, *le voyant dans ses habits.*

Là qu'est-ce que je disais ? Est-il noisette ? Non, est-il noisette ?

TOUS, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! ha !

M. GERCOURT.

Ah ! ça, mon cher Désornières, si tu ne veux pas que je sois ton parrain, tu voudras bien permettre que je sois l'oncle de ma nièce et que je la donne à mon ami Verseuil.

DÉSORMIÈRES.

Verseuil ! le capitaine mort ?

VERSEUIL.

Lui-même, qui revient tout exprès de l'autre monde pour réclamer la main de sa chère Gabrielle. (*Il prend la main de Gabrielle qui rentre sous ses premiers habits.*)

DÉSORNIERES.

Gabrielle!

GABRIELLE, *lui faisant la révérence.*

Pour vous servir, si j'en étions capable.

DÉSORNIERES.

Ah! je commence à y voir clair.

GERCOURT.

Il est temps.

DÉSORNIERES, *les regardant l'un après l'autre.*

Monsieur.... Mademoiselle.... Cet autre.... C'est clair comme le jour... Hé bien. (*A M. Gercourt.*) Soyez l'oncle. (*A Gabrielle.*) Soyez la nièce. (*A Verseuil.*) Soyez le défunt. (*A Gercourt.*) Soyez le diable, je ne veux plus être de la famille, j'en ai assez comme cela, et je suis bien votre serviteur.

SCÈNE XXIII ET DERNIÈRE.

Les Précédens, JASMIN, *avec son habit de valet.*JASMIN, *à Désornières, reprenant son véritable accent.*

Au contraire, Monsieur, c'est moi qui suis le vôtre.

DÉSORNIERES.

Ah! coquin, je te reconnais, toi, rends-moi mes cent écus; ou morbleu...

JASMIN

Vos cent écus; ils ont payé votre bienvenue.

VERSEUIL.

C'est l'usage, Monsieur.

GERCOURT.

Vous ne voudriez pas être plus ridicule qu'un autre.

DÉSORNIÈRES.

Je vois bien que vous vous entendez tous , mais ça ne se passera pas comme cela , M. le Capitaine , vous êtes homme , je le suis aussi , et vous savez comment ces affaires là se traitent entre hommes ; vous m'avez insulté , si vous avez quelque chose à me dire) *Il tire un papier de sa poche.*) Je pars ce soir pour Quimper - Corentin , voici mon adresse , on me trouve tous les jours chez moi depuis minuit jusqu'à cinq heures du matin. (*Il veut sortir.*)

M. GERCOURT , *le retenant.*

Non , mon cher Désornières , je n'entends pas que tu nous quittes comme cela , et pour te dédommager des tours que l'on t'a joués , je veux que tu fasses ton carnaval et ton carême avec nous.

DÉSORNIÈRES.

Non , non , non , non.

TOUS , *le priant.*

Allons , allons , M. Désornières...

GERCOURT.

Je t'en prie... je le veux.

DÉSORNIÈRES.

Hé bien oui , je m'en vais vous prouver que je n'ai pas de rancune ;... mais ce n'est pas pour ces messieurs , c'est pour vous , parce que vous avez un cœur. eux ils ont un air , mais vous avez une figure... (*à part.*) Pourvu que ça ne soit pas encore quelque farce !

VAUDEVILLE.

AIR du Vaudeville de *Vadé à la Grenouillère.*

VERSEUIL.

Damis va perdre un vieux parent ,
 Damis au désespoir se livre ,
 Ce coup , dit-il , est déchirant ,
 Jamais je n'y pourrai survivre ;

Mais il apprend qu'au testament,
Le cher homme eût soin de l'inscrire;
Et troublé par le sentiment,
Il ne sait plus dans le moment,
S'il doit pleurer ou s'il doit rire.

JASMIN.

Paul a, sur parole, accepté
Après mille sottises faites,
La main d'une antique beauté
Qui consent à payer ses dettes;
Bientôt il reçoit son portrait
Avec la somme qu'il désire;
Et, tenant le double paquet,
Dit, entre l'argent et l'objet,
Faut-il pleurer ou faut-il rire ?

GERCOURT.

« Prenez, me dit Monsieur Dunoir,
» Ce billet pour mon mélodrame;
» C'est un chef-d'œuvre qu'il faut voir,
» Car il vous déchirera l'âme. »
J'y vole, mais au lieu du cœur,
C'est l'oreille qu'on me déchire;
Quels cris de joie et de douleur!
On danse, on tue, on chante, on meurt,
Faut-il pleurer ou faut-il rire ?

DÉSORMIÈRES.

Quand je vais à quelque festin,
Dans une certaine tenue,
L'un sur moi verse tout son vin,
Et l'autre à mon nez éternue;
A gauche on poivre mon mâcon;
A droite on me couvre de cire,
Puis on me demande pardon...
Est-ce du lard ou du... mouton ?
Faut-il pleurer ou faut-il rire ?

GABRIËLLE, *au public.*

A sa gâté l'auteur ici,
A voulu donner carte blanche;
Mais hélas ! tel rit vendredi,
Qui, dit-on, pleurera dimanche.
Entre la frayeur et l'espoir,
Dans son coin à peine il respire...
Il attend votre arrêt ce soir,
Ah ! daignez lui faire savoir
S'il doit pleurer ou s'il doit rire.

FIN.